

Texte et photographies
de Pierre CHAFFIOTTE



Il est le peintre du Creusot. Entendez : du site industriel du Creusot, et il a réalisé le rêve de sa vie : pouvoir accrocher un tel titre à son nom.

Largement septuagénaire puisque né le 25 mai 1906, toujours une même passion l'habite : s'installer dans les ateliers pour y peindre ce qu'on y fait, depuis la fusion du métal dans les fours rougeoyants jusqu'aux pièces géantes de mécanique lourde des grands marchés de l'industrie internationale.

Chose curieuse, Raymond Rochette, fils d'ouvrier creusotin, n'a jamais eu d'attaches professionnelles avec l'usine. Instituteur, il a fait toute sa carrière à l'école de la Marolle, un quartier qui domine la ville, école située elle-même près de sa maison natale et qu'il a continué d'habiter toute sa vie. Il n'a même pas eu quotidiennement sous les yeux les longs toits d'usine et les cheminées fumantes puisque la maison et pendant très longtemps

l'école (qui fut ensuite transférée sur la crête) se situaient sur le versant regardant la campagne.

Mais la Marolle étant le passage obligé pour aller en ville, il va de soi, pour le futur peintre, que le panorama du Creusot lui était familier, tel qu'on le découvre de là-haut, partant de l'usine au creux de la combe pour s'élargir par delà une multitude d'habitations cernées de verdure, jusqu'à la proche campagne, les étangs, les villages lointains et les pentes tranquilles du Mont Saint Vincent qui ferme l'horizon.

Le paysagiste est souvent revenu sur ce site dont il était depuis l'enfance imprégné et il semble qu'il ait trouvé là motif à ses plus poétiques inspirations. Et tour à tour, suivant les saisons, les arbres en fleurs du printemps, les vieilles maisons du bord de route embellies des lumières de l'été, les troncs clairsemés d'un bosquet de sapins, ou des toits couverts de neige, ont été les premiers plans heureux inlassablement repris autour de cette usine toujours présente, semblant faire corps avec la nature et s'harmoniser avec elle.

Car très longtemps Rochette a peint l'usine de l'extérieur et on pourrait croire que pendant ces longues années d'attente où son talent s'est exercé avec le même bonheur sur les fleurs, les paysages, les natures mortes, la vraie raison de sa peinture était d'être prêt au jour J pour rendre avec la plénitude de son métier le spectacle grandiose du fer et du feu qu'il avait entr'aperçu dans son enfance lors d'une visite à son père au



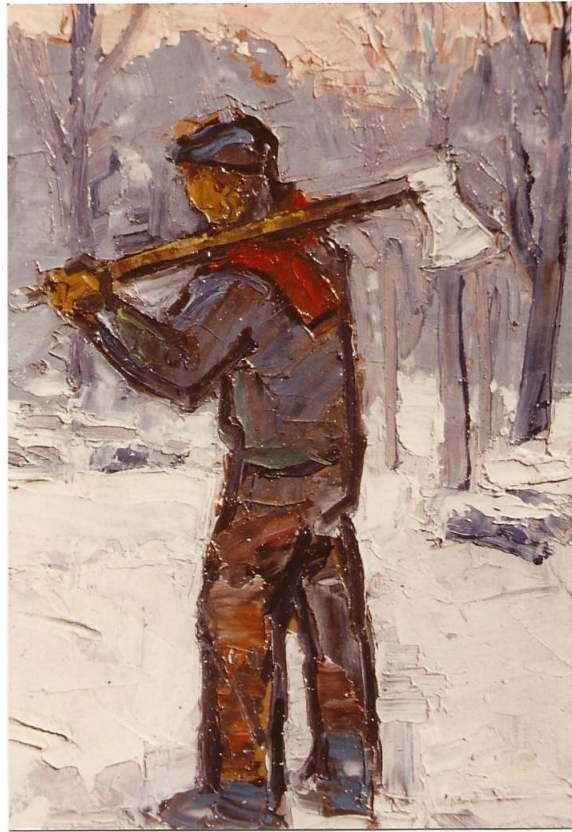
cœur des laminoirs.

Devenu peintre d'usine, Rochette pour notre plaisir, n'oublia jamais sa vocation première de peintre de la nature qui lui avait d'ailleurs valu sa première consécration: exposer à 23 ans au salon des Artistes français avec un tableau intitulé "moissons".

Et pendant toute sa vie, à parts égales et parallèlement au reste de son œuvre, il est resté un peintre de la nature et des travaux champêtres.

Il a peint les bords des rivières et les lisières des bois, les belles allées ensoleillées de la forêt de Planoise, les reflets d'arbres et de toits dans l'eau dormante de l'étang du Mesvrin, le faucheur dans son pré, le bûcheron dans sa coupe, les paysans finsauds devisant au bord du champ, la batteuse dans la poussière dorée de la cour de ferme.

Il a peint les petites maisons paysannes de notre proche campagne, avec leurs barrières rustiques délimitant les cours, leurs appentis accolés aux pignons, leurs bûchers ou leurs baraques à l'écart sous un bouquet d'arbres, maisons sous la neige avec la petite lumière jaune de la fenêtre au soir tombant, maisons à l'orée de la forêt, au bord des mares ou des ruisseaux, avec autour d'elles les fleurs du printemps, les ombrages de l'été ou les teintes de l'automne, maisons de toujours de nos collines morvandelles dont les crêtes se silhouettent souvent dans le fond des tableaux.



Il a peint l'oiseau mort trouvé dans la forêt ou tué par le chasseur, remplissant parfois tout le tableau de la dépouille de plumes pour mieux en exalter le coloris, comme il a montré les triomphaux bilans des jours de chasse, fusils et cartouchières posés vers le gibier.

Il s'est intéressé à nos hors-d'œuvres et à nos desserts, ajoutant le plaisir des formes à nos plaisirs de gourmets, et nous restituant pour une perpétuelle tentation l'œuf cuit sur le plat, la tranche de pâté posée sur l'assiette, ou la pomme, ou l'orange, nous apportant sur la table le bouquet de mûres cueilli sur le roncier ou la poignée de cerises ramené du jardin. Tableaux conçus par l'artiste pour son délassement, mais où

l'on retrouve toutes les qualités de traits, de couleurs, de formes et de poésie d'œuvres plus importantes et qui, si modestes soient-ils, sont encore des Rochette.

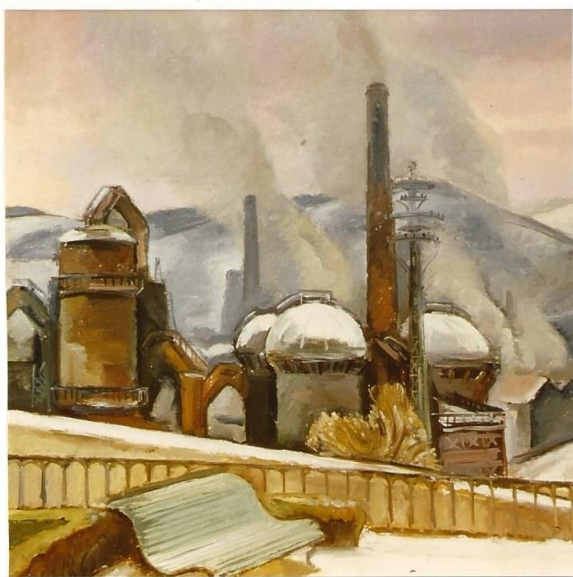
Il a représenté toutes les fleurs, celles des champs comme les coquelicots dans les blés, celles de nos parterres comme les roses parfois posées sur le livre qu'on lit, les iris, les lilas, les anémones, les glaiuils, tantôt en de simples bouquets pour un coin modeste de la maison, tantôt tous rassemblés dans de somptueuses





compositions de grandes dimensions, où l'art floral s'ajoute à l'art du peintre pour enchanter nos yeux. Et plus que tout peut-être, avec une sorte de prédilection secrète, il a peint les fleurs de l'hiver, les roses de Noël. Présentes dans toutes ses expositions, elles refléussent aussi chaque mois de Décembre au pied de son escalier, et elles sont toujours là depuis son enfance à l'accueillir comme un signe de fête au cœur de chaque hiver.

Mais il a su voir aussi plus loin que ses horizons familiers. Ses toiles des Alpes expriment toute la beauté de la montagne, comme d'autres toute la lumière de la Provence. Simples souvenirs de vacances, hommages d'un instant au pays traversé, au site aperçu, mais qui gardent dans son œuvre une place de choix, comme est aussi très importante la part prise par ce petit village de St-Jermin du Bois dont Raymond Rochette, à quelques kilomètres de chez lui, est en quelque sorte le fils adoptif ou le citoyen d'honneur. Ce village, il l'a vu sous tous les angles, en toutes les saisons, refaisant sans cesse sans qu'ils soient tout à fait les mêmes, la tour, le prieuré, les



maisons au bord de l'étang, les hameaux à l'écart, peignant même les plus beaux poissons pris les jours de grande pêche, et regrettant au fil des années la disparition d'un bouquet d'arbres ou d'un champ de moissons, mangés par l'urbanisation de la campagne, et qu'il ne pourra plus jamais repeindre.

Reste la peinture d'usine. C'est en 1949 que Raymond Rochette fut autorisé pour la première fois à entrer avec son chevalet dans les ateliers.

Autorisations d'abord temporaires, à échéances renouvelables et qui devinrent ensuite permanentes. C'était l'aboutissement d'un vieux rêve longtemps qu'on avait demandé dont toutes ses toiles peintes depuis la colline de la Marolle portaient les premiers signes et qui était déjà préfiguré dans sa toute première œuvre : *Marché St Charles*. En effet, derrière les étals des marchands et les toiles tendues, le tout de style un peu impressionniste - s'y profilent les toits en dents de scie d'une portion d'ateliers, hérissés de cheminées. Ce marché n'est pas un marché de partout, c'est déjà le marché du Creusot. Même réflexion pour cette "fête foraine de la place Schneider" où cette fois c'est l'église St Laurent, première paroisse du Creusot et paroisse des patrons qui constitue l'arrière-plan avec la "grande cheminée et avec aussi, bien à sa place, la statue du patron lui-même, fondateur de la cité.

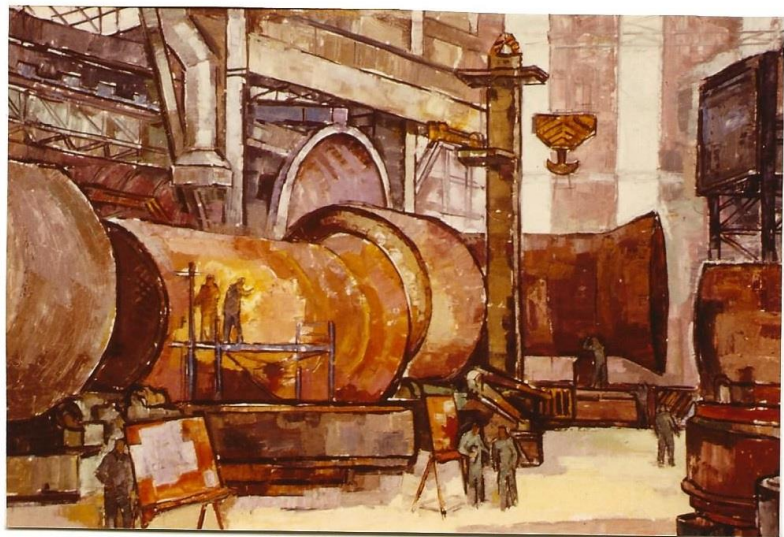
Si les peintres des rois ont été par l'image les historiens de leur temps, Rochette restera l'historien de l'usine. Au cours de son



exposition rétrospective de 1984, les Creusotins étonnés découvrirent sur ses panneaux des ateliers disparus, des fabrications périmées, des procédés oubliés. Les serpents de feu des barres laminées ne seront plus jamais ailleurs, les dômes des hauts-fourneaux ne se découvrent plus du petit jardin de la rue des Ecoles lui-même disparu, les fours Martin du Breuil alignés côte à côte avec leurs huit cheminées ont déserté le paysage, les pilons ne martèlent plus les lingots

rouges de leurs coups réguliers, les cours sont vides, les perspectives ont changé et les rares cheminées qui restent ne suffisent plus pour brouiller la clarté du ciel.

Durant cette longue période où Rochette allait peindre à l'intérieur de l'usine, il lui est arrivé quelquefois de s'arrêter avant d'entrer, comme au temps où il



n'avait pas le droit de franchir les portes. Deux très belles œuvres, qu'on aurait pu croire antérieures, datent de cette époque : le "pont de la Direction sous la neige" peint en 1955, plein de poésie, où les multiples voies ferrées d'alors, symboles d'une activité momentanément endormie, se croisent et se décroisent en longues lignes brunes dans le blanc du sol sous la grisaille du ciel ; puis la "Porte de la Forge" également sous la neige peinte le 2 janvier 1962. Il faisait si mauvais temps ce jour-là qu'une petite fille du quartier, s'apitoyant et se méprenant sans doute sur le sort du peintre au travail, vint lui faire l'offrande d'une pièce de monnaie.

A ces deux tableaux, pour qui connaît l'œuvre du peintre s'en ajoute un troisième qu'on leur associe d'instinct parce qu'il est de la même veine et de la même inspiration : le "château de la Verrière sous la neige" peint en 1970, et qui constitue avec les précédents une sorte de trilogie où le Creusot est tout entier.

L'histoire de l'usine d'aujourd'hui fait suite à l'histoire de l'usine d'hier et Rochette inlassable continue de la conter. Les énormes cylindres des cuves nucléaires forgés ou usinés, les échafau-



dages géants montés autour des grosses pièces dans les ateliers de constructions mécaniques, l'éclat du métal poli et les courbes harmonieuses des turbines et des roues hydrauliques sont

aussi dans l'œuvre du peintre, solides, structurés, pensés, avec on ne sait quels reflets de l'habileté de ceux qui les ont conçus et qui les ont construits. Car ce n'est pas seulement d'un témoignage qu'il s'agit mais d'une poésie des couleurs venue de la matière et qui prend toute son intensité dans les ateliers du feu pour lesquels Rochette semble avoir une préférence particulière.



Les gueules béantes et pleines de feu des fours que l'on charge et autour desquels s'affaïent les ouvriers maîtres-d'œuvre, les lingots d'acier rouge sombre pendus au bout des chaînes et qu'on forge en les tournant lentement sur l'enclume, les gerbes d'étincelles des meuleurs ou des chalumistes et jusqu'à l'atmosphère de poussière et de fumée où se glisse parfois, tombant des verrières du toit, un rayon de soleil, tout est là assez précis pour qu'on comprenne ce qui se fait, assez transposé dans la vision du peintre pour que la toile devienne sous nos yeux à la fois témoignage, à la fois œuvre d'art.

S'activent près des machines et des pièces, il y a les hommes.

Silhouettes anonymes dans les grandes compositions d'ensemble, ils deviennent parfois plus précis et l'objet même d'un tableau, tel ce décriqueur aux étranges harnachements occupé à "décraser" le métal, et dont on pourrait croire que l'habit, plus que l'homme, a séduit Rochette ; tel aussi l'aciériste regardant à travers l'écran protecteur le métal en fusion, tels encore tant de tableaux d'ouvriers au travail où les gestes et les attitudes du corps ont été cernés avec un coup d'œil et un coup de pinceau d'une extraordinaire vérité.

Le peintre a pensé aussi à déprendre brusquement ces hommes de leurs tâches obscures et à les mettre en gros plans sous nos regards

comme en tôle à tôle avec nous. Et c'est le mineur sortant tout droit du fond, la face machurée. Ailleurs, c'est l'heure des conseils, ceux de l'ancien face à l'apprenti, ou l'heure de la pause, comme dans cet étonnant tableau représentant Jean Piteuil, ouvrier creusotin, assis à table devant sa miché de pain et son litre de vin, chez lui, dans sa cuisine, en "bleus" de travail et en casquette. Il y a dans cette œuvre une telle expression de bonheur paisible et de dignité qu'on a presque envie, quand on la regarde, de dire que c'était le bon temps.

Tel est Rochette peintre du Creusot, tel du moins qu'on peut le cerner dans l'actualité de ses dernières expositions, puisqu'il a derrière lui cinquante ans de peinture et qu'il existe - hormis le



petit nombre de ceux accrochés dans les musées ou les édifices publics - des centaines et des centaines de tableaux de lui conservés dans des collections particulières pratiquement inaccessibles et qu'on ne reverra jamais.

Par bonheur, parmi ces collections, il y a la mienne.

Chercher un tableau avec lui dans son atelier à l'occasion d'un quelconque événement, regarder avec lui tout ce qu'il a accumulé dans sa maison depuis cinq décennies est un plaisir rare, parce que c'est une perpétuelle découverte.

de gens de choses de lieux d'hier d'aujourd'hui, de toujours, et
parce que c'est à la fois se voir et s'entendre raconter l'histoire
de son art et l'histoire du Creusot.

Pour finir, à ce titre de peintre du Creusot qu'il affectionne,
peut-être conviendrait-il d'ajouter cette légende: a eu la chance
de vivre dans un lieu qui a servi sa double vocation et a donné
à son œuvre une diversité qui n'appartient qu'à lui, puisqu'il
a pu y peindre les paysages et les fleurs qu'on trouve partout,
mais aussi l'usine dont le Creusot est le symbole et qu'on ne
trouve, pareillement située, nulle part ailleurs.

Chauffe

Mars 1983

